

CINÉMA Découvert en compétition à Locarno et à l'affiche depuis mercredi, «Mangrove» est une œuvre originale à l'atmosphère envoûtante. Rencontre avec ses auteurs genevois, Frédéric Choffat et Julie Gilbert.

Mystère dans la mangrove

PROPOS RECUEILLIS À LOCARNO PAR MATHIEU LOEWER

Séances en présence des cinéastes.

Aujourd'hui à 18h15 au Bto à Neuchâtel puis à 20h45 à l'ABC à La Chaux-de-Fonds, et lundi à 20h30 au Royal à Sainte-Croix.

Photos.

Retour vers le passé pour le personnage principal de *Mangrove* (Vimala Pons), hantée par un drame dont elle n'a pas fait le deuil. AGOPA FILMS En médaillon: les cinéastes Frédéric Choffat et Julie Gilbert au Festival de Locarno. FESTIVAL DEL FILM LOCARNO / TIFPRESS-GOLAY



Un appareil photo muni d'une fonction vidéo, «qui coûte moins de 4000 francs avec tous les accessoires possibles; l'ensemble du matériel tenait dans une valise», précise Frédéric Choffat.

Au nombre des trois films suisses présentés début août en compétition au Festival de Locarno, *Mangrove* est celui dont on a le moins entendu parler. Parce qu'il n'a pas décroché le Léopard d'or comme le très surestimé *Abrir puertas y ventanas* de Milagros Mumenthaler, qu'il n'aborde pas non plus un sujet de société et ne crée pas de polémique comme *Vol spécial* de Fernand Melgar – injustement qualifié de «fasciste» par le président du jury Paulo Branco! Le second long métrage de Frédéric Choffat et Julie Gilbert, après *La Vraie vie est ailleurs* (2006), n'en constitue pas moins une proposition de cinéma qui vaut le détour.

Une Européenne débarque avec son jeune fils dans un village mexicain au bord de l'océan Pacifique. A la voir arpenter la plage ou la mangrove, et après quelques flashbacks, on comprend qu'elle revisite les lieux d'un drame personnel... L'argument est mince et les dialogues sont rares, mais la caméra capture l'atmosphère chargée de mystère de ce bout de monde à la nature sauvage. On devine les fantômes du passé tapis dans l'ombre et un suspense «au ralenti» gagne en puissance sans fléchir durant les 70 minutes du film.

Si on peut regretter une avant-dernière scène donnant des réponses qu'il aurait suffi de suggérer ou le rôle anecdotique du garçon, *Mangrove* est incontestablement une œuvre prenante, qui tient le pari d'un cinéma de sensations où les images et les visages en disent davantage que les mots. Rencontre avec Frédéric Choffat (mise en scène) et Julie Gilbert (scénario), dont l'humour trahissait une certaine nervosité à deux heures de la première projection publique de leur film à Locarno.

Quelle a été la source d'inspiration de *Mangrove*, sans doute le lieu où se déroule cette histoire?

Julie Gilbert: J'ai passé mon enfance au Mexique, où nous avons aussi vécu ensemble. C'est un pays de cœur, dont la côte Pacifique fascine par la beauté et la violence de la nature: un paradis qui peut virer à l'enfer, car l'océan y est très dangereux. L'imaginaire du lieu était donc là dès le départ, dans un texte que j'ai écrit après être retournée sur une plage découverte à 18 ans, où des amis ont acheté une *posada* (auberge).

Frédéric Choffat: Le lieu a inspiré l'histoire, mais c'est le retard pris sur une autre production qui nous a incité à tourner *Mangrove*. Nous avons auditionné la Française Vimala Pons parmi 50 à 60 actrices et nous voulions absolument travailler avec elle. Au lieu d'attendre que ce projet se concrétise, on s'est dit: «On part avec elle, un appareil photo¹ et une équipe de trois personnes pour tourner un autre film au Mexique.» *Mangrove* s'est fait comme ça, avec une seule actrice professionnelle et un budget minimum.

Comment avez-vous travaillé avec Pierre Audétat, qui signe la musique?



JG: Il composait devant l'océan...

FC: ...avec son piano à queue sur la plage (*rires*). En fait, il a vu le film monté avec des extraits de musiques qui me plaisaient – pas dans l'intention qu'il compose «à la manière de», mais pour donner une couleur, une tonalité. Nous avons eu de nombreux échanges, et je suis parti en mixage avec beaucoup de pistes. Ensuite, j'éproue. Si la musique est trop explicite, je garde juste ici une ligne de basse, là une guitare saturée. Comme pour le montage des images, j'enlève des scènes, des plans, des dialogues, pour tenter d'atteindre ce fragile équilibre entre le net et le flou, la lisibilité et le non-dit.

Mangrove est un film d'atmosphère, qui évoque *Los Muertos* de l'Argentin Lissandro Alonso...

JG: J'aime beaucoup les films de Lissandro Alonso...

FC: Moi, nettement moins!

JG: ...c'est donc sans doute de mon côté une référence intériorisée, mais on retrouve la même idée du cinéma chez Lucrecia Martel ou Philippe Grandrieux.

FC: De manière plus globale, on peut déceler dans *Mangrove* l'influence d'un certain cinéma contemporain d'Amérique latine, qui cultive une lenteur particulière, qui fait confiance à l'image et à la bande-son. Au Mexique, je pense aux films de Fernando Eimbcke (*Lake Tahoe*) ou de Carlos Reygadas (*Lumière silencieuse*).

Pensez-vous que *Mangrove* puisse séduire un public peu familier de ce genre de cinéma?

FC: Un public, non. Plein de spectateurs, oui! Nous estimons qu'il vaut mieux faire des choses ayant un goût prononcé, pour que certaines personnes les aiment vraiment, que se noyer dans le goût général. Un bon fromage qui pue ne sera pas vendu sur la planète entière, mais les gourmets vont se régaler. Le cinéma suisse a plus d'avenir dans cette voie-là qu'en voulant devenir le plus grand producteur du monde de gouda!

Vos courts et longs métrages parlent pour la plupart de voyages, d'ailleurs. La Suisse ne vous inspire pas?

FC: C'est au contraire la Suisse qui inspire l'ailleurs! La tradition helvétique des écrivains-voyageurs – Ella Maillart, Nicolas Bouvier – ne s'explique pas seulement parce que la Suisse serait ennuyeuse, monotone ou grise. C'est aussi un «port», un point de départ, un pays dont la culture est nourrie par les étrangers qui y vivent. Et puis, il faut se sentir une fois étranger quelque part pour savoir qui l'on est. C'est plutôt une question d'allers-retours.

Voyez aussi les deux autres films suisses en compétition à Locarno: *Abrir puertas y ventanas* de Milagros Mumenthaler se déroule en Argentine, et Fernand Melgar montre dans *Vol spécial* des gens qui ont rêvé de la Suisse et se retrouvent confrontés à sa réalité.

Qui sont les incendiaires?

Journal d'une mise en scène.

Invité par l'Union des metteurs en scène japonais, le Genevois Eric Devanthéry dirige un stage à Osaka et à Tokyo, autour de la pièce de Max Frisch *Monsieur Bonhomme et les incendiaires*. A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de l'auteur suisse, le metteur en scène propose d'interroger la figure de l'incendiaire. Malgré les distances géographiques et culturelle qui séparent les deux pays, peut-on imaginer une mise en scène idéale qui rende compte de l'actualité de la pièce? Le projet doit s'achever la saison prochaine par une représentation avec des comédiens japonais.



ERIC DEVANTHÉRY

Un quartier d'Osaka. Premier jour de travail, premières rencontres avec les metteurs en scène qui participent au stage. La salle de répétition (la «Cave de Brecht») se remplit rapidement d'auditeurs inattendus. Pour aborder Frisch au pays du Soleil levant et cerner une question centrale de sa pièce – «Qui sont réellement nos incendiaires aujourd'hui?» –, je travaillerai dans la langue de l'auteur: mes interprètes ont été formés à la dramaturgie allemande et nous avons décidé de travailler sur le texte original. Ils me traduiront en japonais.

Nous évoquons rapidement ce qu'est la Suisse pour les metteurs

en scène présents: Heidi, la neutralité, les trains panoramiques, l'armée de milice et Andy Hug – ils sont très étonnés d'apprendre que je n'avais jamais entendu le nom de ce champion de kickboxing qui a fait carrière au Japon. En somme, quelques images d'Epinal, qui se posent en miroir de mon propre imaginaire à l'égard du Japon: *sushis*, mangas et Fukushima. Nos regards ne dépassent pas l'exotisme bon marché. J'éproue un très fort sentiment d'étrangeté. Comment intégrer cette distance à la mise en scène?

Nous nous concentrons sur la figure principale de la pièce, Théodore Bonhomme, petit-bourgeois notoire, masqué derrière un tissu d'apparences et des faux-semblants. Le Japon et la Suisse ont chacun leurs petits-bourgeois et la mise en scène doit donner un éclairage sur les classes moyennes de nos sociétés respectives. Pourquoi n'agissent-elles pas alors que

leur condition se détériore progressivement? Ne s'agit-il plus que de circonscrire le feu pour empêcher qu'il ne brûle plus loin, tandis que la maison est déjà en cendres?

J'insiste sur le paradoxe des pompiers, tel que l'écrit Frisch: le pompier ne «sert à rien» tant qu'il n'y a pas de feu, et lorsque celui-ci se déclare, il est déjà trop tard. La catastrophe de Fukushima dresse son spectre derrière nous, à l'image des incendiaires de la pièce. Que savons-nous réellement? Et que pouvons-nous faire face à un danger qui ne se montre pas? Le texte entre en résonance avec les craintes inspirées par le communisme des années 1960.

J'ai l'impression que nous sommes sur la bonne voie, qu'au-delà de nos apparentes différences, nous trouvons un écho immédiat à la pièce. Il ne reste (déjà) plus que deux semaines pour lui donner une forme concrète.

PUBLICITÉ

26, 27 et 28 août 2011
Château de Tannay
Réservations: tel +41(0)79 862 12 53

VARIATIONS MUSICALES DE TANNAY

MIRABAUD

ALEXANDRE THARAUD
Ve, 26 août, 20h30 - Récital: Couperin, Beethoven, Debussy.

ENSEMBLE BELLENOTES
Sa, 27 août, 17h00 - Concert gratuit, Camille Saint-Saëns, Le Carnaval des Animaux.

MELODIE ZHAO
Sa, 27 août, 20h30 - Avec l'orchestre du festival, dir. Jonathan Haskell: Ravel, Liszt, Mozart, Barber, Chostakovitch.

ELIZABETH SOMBART
Di, 28 août, 17h00 - Avec l'OSRe, dir. Diego Miguel-Urzanqui: Chopin, Mozart.

www.musicales-tannay.ch

Feschbach GEROFINANCE - DUNAND JAEGGER-LECOULTRE Loterie Romande